



BRUNO PINCHARD

# ACTUALITÉ ET INACTUALITÉ DE LA MÉTAPHYSIQUE

DE LA PHILOSOPHIE PROGRESSIVE A LA PHILOSOPHIE REGRESSIVE  
SELON ANTONIO ROSMINI

*The present contribution starts from the evidence of the existence of 'metaphysical moments' of heightened awareness; they suspend the measurable time of the technical and practical activities, thus counteracting the positivist consideration of nature. Such moments are well evoked in Baudelaire's and especially Malebranche's works; anyway, a similar intent to root the human knowledge in a feeling of wonder is also peculiar of the metaphysical reflection of Antonio Rosmini. This is to be found both in Rosmini's ontology of the ideal being, which is the absolute precondition of every specific act of cognition, and in his enquiry on the divine element in nature, i.e. the 'legacies' left by the Creator in natural entities and in man.*

Je ne chercherai pas à vous convaincre d'une évidence, il y a des moments métaphysiques dans la vie. Mais qu'il y ait des pensées métaphysiques formulables, des objets métaphysiques à notre portée, un système métaphysique, voilà qui fait problème à l'extrême. C'est même à l'intensité de ce problème qu'on reconnaît de nos jours la marque de la culture européenne. Elle se fait reconnaître dans le monde globalisé à cette impuissance proclamée et aux formes politiques qui s'y rattachent. Elles sont pourtant là les nouvelles pauvretés.

Ces moments métaphysiques, Baudelaire les disait «profonds»: «Il y a des moments de l'existence où le temps et l'étendue sont plus profonds, et le sentiment de l'existence immensément augmenté» (*Fusées*, XI). Chacun rencontre dans le cours de sa journée ces instants où les contradictions de l'existence semblent s'harmoniser à partir d'un point d'apparence secondaire, une chose lue ou vue, qui prend soudain des proportions gigantesques et crée une synthèse qui réordonne la vie. On aura beau céder à toutes les tentations du marché ou de l'angoisse qu'il engendre, il restera aux abords de l'humanité vivante des moments de beauté, des pressentiments ou des souvenirs, des rêves, des bribes de phrases échangées avec les morts, des cris adressés à Dieu. La Métaphysique commence avec eux et l'actualité de la Métaphysique tient d'abord à cette part irréductible de l'homme qui n'a pas accepté de mourir selon l'espace normé et le temps chronométrique dans le-



quel les savants tentent de capturer la nature.

Il est juste d'appeler ces pouvoirs inconnus de l'âme humaine des moments *métaphysiques* dans la mesure où ils rompent avec les lois connues de la nature, avec le temps mesurable de la science, avec les interdits promulgués par une société désenchantée, avec ce poids critique permanent qui nous veut modernes, éduqués à la démocratie, tenus à des valeurs homologuées. De tels «moments métaphysiques» n'épuisent pourtant pas la puissance d'envol de la Métaphysique. Ces moments ne sont que des fragments d'un autre monde qui veut paraître. La Métaphysique prend le relai du moment quand le moment ne suffit plus et que c'est l'autre monde qui se fait pressentir.<sup>1</sup> Alors le moment cède la place à la nécessité de l'ordre. Nous avons beau être constamment surveillés, et d'abord par nous-mêmes, le surnaturel paraît plus souvent qu'à son heure. Mais il ne se caractérise pas seulement par des rêves extravagants, il est riche d'une capacité d'ordre singulière.

Les moments métaphysiques, et leurs prolongements spéculatifs, sont peut-être des propriétés irréductibles de la condition humaine, ils sont abandonnés par la raison depuis longtemps qui n'a trouvé que des contradictions dans l'affirmation d'un autre monde. Il s'est développée en Europe une contestation du droit de la philosophie à juger de ces états de passage que Malebranche appelait encore des «visions métaphysiques».<sup>2</sup> Le concept serait coupable, il faudrait quitter le monde de la spéculation pour adhérer à des présences qui ne mériteraient que le silence. La présence, le monde, la chair, l'affectivité, la vulnérabilité sont alors apparus comme des façon de saluer la vie sans entrer dans l'ombre que jette sur elle la pensée. La Métaphysique s'est retrouvée doublement disqualifiée: qualifiée d'apparence transcendantale par les philosophes qui n'y voyaient qu'un champ de bataille sans victoire possible, sa promesse d'ordre semblait contrarier le libre épanouissement des circonstances, l'engagement authentique du sujet dans la présence d'un monde désormais unique et libéré de la hantise des mondes possibles.

Cette victoire du monde phénoménal nous donne tout de ce monde, sauf évidemment l'«autre». C'est toute la promesse de la survie qui s'en va avec cette nouvelle célébration des choses et l'âme pourrait bien y perdre sa vocation à l'invisible. Le désir, la foi, le salut dépendent pourtant de cette profondeur de nos intuitions. Mais la parole commune se dresse contre cette possibilité qui

---

<sup>1</sup> On se souviendra de l'exclamation célèbre du chroniqueur du *Pantagruel* devant la bouche béante de son maître géant: «Jesus (dis-je) il y a icy un nouveau monde» (*Pantagruel*, chapitre XXXII). Rabelais n'annonce pas seulement ici le nouveau monde de la Renaissance, il résume toute forme de désir, qui est toujours désir de monde: cf B. PINCHARD, *La «Cresme philosophale» attribuée à Rabelais, essai de lecture pantagruélique*, in *Religion et littérature à la Renaissance*, Mélanges en l'honneur de Franco Giaccone, Classiques Garnier, Paris 2012.

<sup>2</sup> Les *Entretiens sur la Métaphysique* de Malebranche commencent en effet ainsi: «Bien donc, mon cher Ariste, puisque vous le voulez, il faut que je vous entretienne de mes visions métaphysiques». On sait que le traité n'en est pas moins un extraordinaire effort de la raison. L'interlocuteur de Malebranche voulait être entraîné dans un «autre monde tout rempli de beautés intelligibles». «Enlevez-moi dans cette région heureuse et enchantée». Mais Malebranche répondra: «Non, je ne vous conduirai point dans une terre étrangère,; mais je vous apprendrai peut-être que vous êtes étranger vous-même dans votre propre pays» (*Entretiens*, I, *Prologue*).

semble entamer l'authenticité de la finitude humaine et encourager à fuir nos semblables. Il ne faudrait pas cependant se méprendre sur la vieille âme de l'humanité. Elle ne revendique sa nouvelle solitude que parce qu'elle est soumise à l'influence permanente de la Presse, de l'Université, de la recherche et de la culture d'Etat, qui s'impatientent devant ces archaïsmes. Il y a des postes à prendre et une visibilité enviable à conquérir pour qui est prêt à inventer les systèmes de connaissance les plus extravagants, pourvu qu'ils déstabilisent l'homme augural. La raison semble ici du côté des pouvoirs établis et c'est se mettre au service de l'irrationnel que de prendre le parti de la Grâce.

Jamais une société ne s'est ainsi constituée contre sa destinée surnaturelle et l'on appelle aujourd'hui modernité, et post-modernité, ce nouveau contrat de l'humanité avec sa destruction prochaine. L'homme y déclare qu'il est mort ou ne se survit qu'à passer vers une forme de post-humanité où l'effroyable dénégation des fins se redouble du ridicule des prétentions technologiques qui négligent sans cesse que la terre est ronde et ses ressources limitées. Mais c'est sans doute une juste appréciation du mal qui est rendue inaccessible par cette reconstruction de la vie, ce mal qui sommeille dans les idées comme dans les objets, et qui soudain se dresse, s'affirme et emporte toutes les résistances de la volonté. Le mal est ici encore plus énigmatique que Dieu, et encore plus soustrait à la connaissance que lui.

Longtemps après les premières effractions du nominalisme, de l'empirisme et du relativisme, l'art a porté presque seul ce patrimoine de l'humanité que Mallarmé a appelé un jour «l'explication orphique de la Terre»,<sup>3</sup> faisant du poète celui qui résumerait en lui toutes les espérances de l'amour, de la mythologie, de l'alchimie et d'une politique supérieure. Comme il serait difficile de réitérer pareille espérance en un temps où l'Art contemporain s'est fait une spécialité de régner sur les rebus de la production de masse! Celui-ci ne rencontre plus les moments métaphysiques que par la Destruction, sans parvenir à cette relève que Mallarmé confiait au *voir*: «Toute naissance est une destruction, et toute vie d'un moment, l'agonie dans laquelle on ressuscite ce qu'on a perdu, pour le voir».<sup>4</sup> Il en tire alors cette définition majeure de son art: «La Poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence: elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle».<sup>5</sup>

Mallarmé a remis, on le voit, à la poésie une tâche spirituelle qui appartenait de droit à la Métaphysique. Reprendre aujourd'hui un dessein métaphysique qui restituerait aux moments profonds l'ordre dont ils proviennent revient à rivaliser avec la poésie entendue en son sens le plus élevé. C'est précisément d'une telle tâche que je veux vous entretenir.

## I.

Je suis ici dans la maison natale d'un philosophe à l'oeuvre inachevée, qui a tenté un ultime témoignage en faveur de la pensée traditionnelle que Platon avait transmise à la raison occidentale

---

<sup>3</sup> S. MALLARMÉ, *Lettre à Verlaine*, 16 novembre 1885.

<sup>4</sup> MALLARMÉ, *Lettre à Henri Cazalis*, 27 mai 1867.

<sup>5</sup> MALLARMÉ, *Lettre à Léo d'Orfer*, 27 juin 1884.

en prenant la suite des savoirs de l'Orient. J'ai trouvé dans un de ses derniers manuscrits une suite de réflexions d'une originalité extrême qui témoignent d'un faisceau de possibilités, encore largement inexploitées pour redonner l'invisible à son ordre. Je voudrais vous introduire à ce génie timide qui ne sait pas encore exactement face à quelles destructions il aura à s'affirmer dans les siècles à venir. Mais la noblesse de cette âme, redoublée par la naïveté de sa conscience historique, lui donne une actualité nouvelle dans un contexte de bouleversements inouïs, où même l'idolâtrie, dépendante des réorientations permanentes du marché, s'avère instable et où la superstition, coupée de ses racines millénaires, répugner à se fixer.

Je ne considérerai ici que ce *Del divino nella natura*, rédigé entre 1851 et 1855, qui expose, à travers un effort inouï de reconstitution des racines de toutes les religions et de tous les peuples, une nouvelle interprétation des religions historiques à partir de la distinction entre l'Être de Dieu et l'être du divin. Cette distinction ne va pas de soi. Elle est pourtant un puissant moyen, *peut-être le seul*, de nous délivrer de la superstition historiciste. C'est pourquoi elle mérite qu'on l'éclaire, elle appartient par priorité à qui cherche une force de pensée à travers l'histoire de la culture.

Le dessein d'Antonio Rosmini dans cette oeuvre est d'une générosité impressionnante puisqu'elle s'adresse, à travers une curiosité sans limite pour les phénomènes religieux, au patrimoine commun de la Poésie et de la Philosophie. Il y a une philosophie qui peut aller au devant de la poésie, à condition de procéder du même principe de grandeur qui l'inspire, où il ne faut pas tant voir Dieu lui-même que le divin répandu dans la nature de l'univers:

e parmi che appunto da quello che, eccendendo i nostri limiti, c'ingrandisce colla stessa meraviglia (voi certo non mel negate) tanto il Filosofo, quanto il Poeta derivino ogni loro potenza e grazia, e prendano l'ali ad ogni volo sublime. Ché ciò che è divino, e che luce nel seno del mistero, è come il loro comune alimento, per quale il poeta e il filosofo vivono immortali.<sup>6</sup>

L'oeuvre, fidèle à l'amitié et aux idéaux communs, est dédiée à Alessandro Manzoni, un poète. Pourtant elle n'est jamais une théorie de l'art, mais seulement du beau en tant qu'il appartient au divin dans la nature. Rosmini se voue dans cette oeuvre à une théosophie du mystère, de l'arcane, des degrés initiatiques pratiqués par toute l'humanité depuis les origines, jamais à une esthétique et le beau y est seulement considéré comme un trait du divin<sup>7</sup>. Partout où des esprits moins métaphysiques voudraient échapper à l'emprise de l'être pour se contenter d'une esthétique et à ses satisfactions subjectives, Rosmini contraint l'esprit à reconnaître la réalité absolue des manifestations religieuses au travers les âges. Il va à la rencontre de l'homme religieux avec l'idée du divin et, ce faisant, il inscrit dans l'ordre du vrai même les entreprises du faux.

L'entreprise est évidemment risquée car à force de placer dans une lumière «divine» le patrimoine poétique et religieux de l'humanité, elle pourrait conduire à une confusion entre la manifestation *immédiate* du divin dans la sphère du créé et le Dieu créateur. La réussite du projet repose sur la solidité de l'ontologie de Rosmini. Parce que, depuis ses prémisses, elle distingue l'«être idéal» et

---

<sup>6</sup> A. ROSMINI, *Del divino nella natura*, a cura di P.P. OTTONELLO, Istituto di Studi Filosofici, Centro Internazionale di Studi Rosminiani, Città Nuova Editrice, Roma 1991 (DN), p. 19.

<sup>7</sup> DN, p. 20, qui s'appuie cite le *Phèdre*, 246d.

l'«être réel» et se dresse tout entière contre les philosophes qui, comme Gioberti après Hegel, convertissent l'un dans l'autre, Rosmini peut entrer dans la récapitulation des erreurs religieuses millénaires avec la même force qu'il manifeste dans son combat contre les erreurs philosophiques des modernes. Les croyances humaines ne s'inscrivent que dans le champ de l'être idéal, la métaphysique vraie reconnaît toute la distance qui le sépare l'être réel. Mais parce qu'elles procèdent l'une et l'autre d'une même ontologie objective, ni l'une ni l'autre ne s'écarte de la raison.<sup>8</sup> Mais seule la Métaphysique le sait et c'est ignorance de la portée exacte du divin dans la nature qui conduit les croyances humaines à la superstition et à la possession: une fois posé qu'une nature immatérielle et illimitée se manifeste dans le monde, même les perversions de la tradition primordiale de l'humanité peuvent être placées sur un plan de portée ontologique qui leur garantit une objectivité divine jusqu'au fond de leur propension à l'erreur. L'ontologie seule donne accès à l'anthropologie. En conférant une portée objective à l'être idéal conçu par notre entendement sans pour autant lui reconnaître la portée absolument subjective qui n'appartient qu'à Dieu (avec les pouvoirs de connexion de l'être et de la vie qui en découlent), Rosmini maintient un lien entre l'essence divine et le monde des idées auquel accède tout homme, même païen. Cet ontologisme décrié relie la finitude humaine à une profondeur divine que tout autre système interdit aux êtres finis. Comme le dit Rosmini: la première cause

non ha abbandonato l'ente finito a sé solo e divisane l'esistenza interamente dalla sua propria; e questa cosa rimasta nel mondo quasi reliquia delle mani di chi lo fabbricò costituisce certamente la sommità e quasi direi la punta di questa meravigliosa mole dell'universo [...].<sup>9</sup>

Cette lumière de l'être, idéal dans son indétermination, qu'on ne confondra avec celle de l'être suprêmement existant et suprêmement déterminé, se comporte à hauteur d'homme comme un arbre qui bouleverse l'univers par la force de sa croissance tout en restant caché dans ses plis.<sup>10</sup> Une telle théorie de l'être idéal est contestable sans doute, en ce qu'elle substitue à l'analogie de l'être un être univoque dans lequel Dieu lui-même est pris.<sup>11</sup> Mais Rosmini a un sens si exceptionnel du

---

<sup>8</sup> On reconnaîtra dans ces fortes distinctions le contenu même de l'enseignement de Malebranche dans ses lettres à Dortous de Mairan, lui qui croyait lire dans la doctrine de la Vision en Dieu des essences une thèse spinoziste. Comme Malebranche, Rosmini sera soupçonné d'ontologisme pour son usage de l'être idéal fondé en Dieu, condition à ses yeux de la lutte contre l'empirisme et le pragmatisme.

<sup>9</sup> DN, pp. 24-25.

<sup>10</sup> Le texte cité continue en effet ainsi, p. 25: «sommità e punta, che a vista dell'occhio mortale si perde nell'infinito e nell'assoluto essere, e ivi come nel suo proprio terreno, quasi fortissima radice d'una gran pianta rovescia, penetra, profonda, e tenacemente si tiene e si nasconde» On croirait entendre Leibniz à propos de Dieu présent dans le monde humain: «Il n'y entre que d'une manière occulte, car il fournit être, force, vie, raison, sans se faire voir», *Théodicée*, § 447.

<sup>11</sup> Il est difficile d'entendre autrement une mise au point de cet ordre: «Egli è evidente da sé, che tra due cose non ci può essere similitudine di sorte alcuna, foss'anche l'infima di tutte, qual è

mystère qu'il fait de ce nouveau site pour l'intelligence le site des plus grands mystères auxquels la raison est confrontée: comment l'être peut être un dans la multiplicité des choses, comment il peut être à la fois indéterminé dans le créé et absolument déterminé en Dieu, comment une vérité objective comme l'être idéal peut être aussi subjective, comme l'être réel. Ainsi l'analogie est-elle perdue, mais sa fonction problématique est préservée et elle peut rester, à travers le nouveau concept de l'être, le foyer de toutes les approches humaines de Dieu.<sup>12</sup> L'être idéal est à la fois la grande tentation du prométhéisme humain qui voudrait se faire Dieu, et la seule chance d'une intelligence qui sans lui est privée de tout accès au sens dumonde. Même pour Rosmini, il n'y a pas d'actualité de la Métaphysique sans un risque de la Métaphysique, panthéisme et idolâtrie comprise. Mais ce risque mérite d'être encouru car par lui la Tradition primordiale, même pervertie, reste accessible et l'homme demeure dans la lumière de la création divine.

C'est aussi pourquoi l'ouvrage est une lecture critique permanente de Gioberti qui, d'une certaine façon, résume en lui tous les risques de la Métaphysique et de son idolâtrie. Gioberti argue: si l'être idéal est quelque chose de divin non par participation, mais essentiellement, il ne faut pas s'arrêter dans cette direction: il faut faire de cet être idéal Dieu lui-même.<sup>13</sup> Rosmini résiste à cette «*apparenza di sublime religiosità*». Plus loin dans l'oeuvre, il en fait le principe même de l'idolâtrie qui, partant de l'existence objective indubitable des idées, leur attribue une existence subjective qui en fait des dieux:

Quell'errore, non mai spenta del tutto la tenace sua vita, in tutte le età tentò di ripullulare, l'ultimo de' quali tentativi (senza che se n'accorga il filosofo che vi diede mano) è, agli occhi nostri, la formola dell'*ente reale che crea le esistenze*.<sup>14</sup>

Qui n'aura reconnu ici la FORMOLA di Gioberti, qui use de la preuve ontologique pour transformer le relatif en absolu et imposer ce que Rosmini appelle le «*sistema du razionalismo*», pour ne rien dire de la pure et simple confusion superstitieuse entre l'homme et Dieu ?<sup>15</sup> *Le Del di-*

l'analogica o proporzionale, se nulla affatto, nessun minimo che si trovasse nelle due cose simili, in cui esse si accomunassero o identificassero», p. 31. Ce «quelque chose» est pour Rosmini le divin qui appartient à Dieu sans se confondre avec lui. Par ailleurs, un texte difficile semble laisser entendre que l'idolâtrie naît de l'analogie, dans la mesure où les symboles sensibles peuvent prétendre connaître quelque chose de la vie infinie: «Quindi l'illusione e l'inganno volgare d'arrestare il pensiero nell'analogo, scambiando questo coll'analogato: ond'ebbe origine l'idolatria», DN, p. 91. Rosmini appartient évidemment à la descendance scotiste de l'univocité de l'être et à sa reprise par les théories modernes de la représentation.

<sup>12</sup> «Come ciò che è per essenza obbiettivo, può avere un'esistenza subiettiva? — Ecco il perpetuo MISTERO, che la Filosofia può riconoscere, svelare non mai», p. 169.

<sup>13</sup> DN, p. 26

<sup>14</sup> DN, p. 187.

<sup>15</sup> DN, p. 29.

*vino della natura* semble perdu dans les méandres d'une érudition immense, il n'est qu'un chapitre de la lutte acharnée de Rosmini contre Hegel et sa descendance en Gioberti.

Il faut donc accepter de courir ce risque: ou bien renonçant à la doctrine de l'être idéal, aussi universel que tous les temps et toutes les civilisations, enfermer l'esprit humain dans l'empirisme et le relativisme, ou bien mordre au fruit de la connaissance et se confronter, à travers ce critère sûr, à tous les délires du paganisme, qu'il s'agisse du culte émanatiste de l'être chez les philosophes ou du culte de la vie dans le peuple, les deux faces inséparables de Dieu que l'idolâtrie sépare.<sup>16</sup> Il est clair que Rosmini a tranché et a assumé le second risque, celui d'avoir engendré Gioberti lui-même, et demain l'actualisme, plutôt que l'abandonner l'humanité entière sans son droit à la raison. Tel est le prix d'une actualité généreuse de la Métaphysique dans les temps modernes. Elle a conduit Malebranche, pourtant grand accusateur du paganisme, à comprendre la Chine, elle a ouvert à Rosmini l'immense érudition religieuse de son temps. Toute autre appréciation, soyons-en sûrs, ouvre la voie à l'incrédulité moderne. C'est elle qui maintient jusqu'au bout la différence entre la spéculation et l'histoire de la spéculation.<sup>17</sup>

## II.

Dans les dernières lignes de l'oeuvre, Rosmini propose une ultime intuition d'une grande force, qu'il dit emprunter à Schelling.<sup>18</sup> Il y aurait deux «philosophies», une Philosophie régressive et une Philosophie progressive. Tous les efforts de l'esprit humain antérieurs à Platon appartiendraient à la Philosophie «régressive», qui se met à la recherche de l'être fondement de la connaissance à travers tous les obstacles de l'erreur humaine. Platon y a mis fin en découvrant que les idées étaient séparées du sensible. A partir de lui, la Philosophie a pu progresser «scientifiquement» et accéder à une «forme systématique». La grande oeuvre de la Philosophie progressive n'a appartenu en plénitude qu'à Platon. C'est en elle que Rosmini veut une dernière fois s'inscrire, au moment même où il arrive au bout de ses forces. Mais c'est le moment de se rendre compte combien sa véritable découverte dans ces années ultimes est bien la profondeur de la *Philosophie régressive* qui occupe de part en part, et sur un mode encore inédit, le *Del divino della natura*.

Quand on parcourt les différentes explicitations que Rosmini a donné de la dualité décisive

---

<sup>16</sup> Rosmini distingue l'idole des philosophes, l'être idéal séparé de la vie subjective, et l'idole du peuple et de ses prêtres, la vie séparée de l'être, DN, p. 97. Dieu seul unit l'être et la vie dans le mystère d'un Etre vivant. Seule la Révélation soutenue par la Grâce peut conduire l'homme à une telle réalité qui dépasse toutes nos conceptions finies.

<sup>17</sup> DN, p. 33.

<sup>18</sup> DN, p. 282; il se réfère alors au *Preliminare alle opere ideologiche*, aux § 31 et 32 (P). Ce passage se rapporte lui-même au § 5 du même texte, publié in *Nuovo saggio sull'origine delle idee*, a cura di G. MESSINA, Istituto di Studi Filosofici, Centro Internazionale di Studi Rosminiani, Città Nuova Editrice, Roma 2003.

qui traverse la philosophie depuis la Philosophie positive de Schelling, on peut être un peu déçu car elles demeurent prises dans le cadre d'une logique assez formelle de priorité et de posteriorité entre les idées. Cependant, on y déjà voit à l'œuvre une singulière dynamique de développement qui prendra tout son sens dans le manuscrit qui nous occupe. Dans la philosophie régressive en effet, écrit Rosmini dans l'Introduction préliminaire à son *Idéologie*:

l'uomo movendo dal punto accidentale in cui si trova colla sua mente, torna indietro risalendo tutti i gradi del proprio sviluppo, e cerca, secondo la legge della priorità e posteriorità logica delle idee, d'arretrarsi fino a quel punto luminoso, al di là del quale non si può più andare, il quale è necessariamente ed evidentemente vero.<sup>19</sup>

Il faut insister sur cette démarche par degrés car c'est elle qui, dans le *Del divino* s'enfonce dans l'histoire de l'humanisation. Cette progression ne remonte pas seulement vers la fulgurance de l'Être idéal, elle est aussi une quête de la tradition primordiale de l'humanité, à travers toutes les déformations qui la rendent presque indéchiffrable. Certes, Rosmini insiste sur le fait que la Philosophie régressive n'est rien d'autre que son *Idéologie*.<sup>20</sup> Cependant il y a tout à parier que ce premier Rosmini a, chaque jour, mieux approfondi les conditions de cette remontée au principe et a fini par apercevoir l'épaisseur historique d'un tel dessein de recherche d'un premier principe évident par soi. Déjà il prend conscience que la Philosophie régressive doit surmonter les obstacles créés par le libre arbitre humain et son pouvoir d'erreur au cœur même de la saisie rationnelle du point de départ de toute philosophie systématique et progressive.<sup>21</sup>

Il ajoute que la Philosophie progressive doit supposer, pour se développer, la maîtrise des «conditions formelles» et des «conditions matérielles» du progrès intellectuel, autrement dit la Logique et la Psychologie: ce sont ces deux sciences qui seraient à même d'articuler Philosophie régressive et Philosophie progressive. Dans *Del divino della natura*, la Logique et la Psychologie sont d'abord celles de la superstition et de sa puissance d'erreur. Ainsi la Philosophie régressive se sera-t-elle considérablement approfondie. Même s'il demeure des limites chez Rosmini dans la capacité à mettre en œuvre une telle révolution de pensée, les audaces philosophiques reprises à l'Idéalisme allemand, mais retravaillées dans le cadre d'une philosophie de l'Être idéal, méritent d'être exami-

---

<sup>19</sup> P, § 31, p. 85.

<sup>20</sup> P, § 31, p. 86.

<sup>21</sup> P, § 32, p. 86. Que l'histoire de l'humanisation parte des incertitude du libre arbitre qui doit à la fois se former et surmonter sa propre puissance d'erreur, c'est déjà un des points de départ de la *Scienza nuova* de Vico: «L'uomo per l'indiffinita natura della mente umana, ove questa si rovesci nell'ignoranza, egli fa se regola dell'universo », G. VICO, *Scienza nuova*, 1744, éd. NICOLINI (SN), § 120. Et Vico de montrer que toutes les formes de la civilisation ne sont que des déterminations successives des incertitudes de la liberté, fondées non sur la vérité, mais sur la régulation juridique de la démesure humaine: «L'umano arbitrio, di sua natura incertissimo, egli si accerta e determina col senso comune degli uomini d'intorno alle umane necessità, che son i due fonti del diritto natural delle genti », § 141.



nées pour leurs avancées comme pour leurs timidités. Car la Métaphysique d'aujourd'hui joue son destin dans cette capacité à déjouer une Philosophie trop évidemment progressive pour mettre tout l'accent sur les régressions profondes qui donnent du temps à l'être et de l'histoire au désir métaphysique.

L'ensemble de l'enquête, immensément informée, parvient ainsi à entrer sans effort dans les détails les plus fascinants des religions passées dans leurs mystères et leurs allégories autant que dans leurs sortilèges et leurs débauches. Tout au cours de sa progression, comme dans le reste de son œuvre, Rosmini reste profondément fidèle à Platon et à son regard critique sur les mythes et les poètes. Il est d'ailleurs étonnant que notre auteur italien relègue au second plan les évaluations du passé de Rome que Cicéron nous livre. Cicéron est pourtant un modèle admirable de Philosophie régressive. Voilà pourtant comment il le juge:

Certamente non raggiunse quest'altezza Cicerone, quando volendo anch'egli definire la sfera delle cose divine, scrisse: *Quae autem divina? vigere, sapere, invenire, meminisse* (*Tuscul. I, 26*).<sup>22</sup>

Il est assez singulier qu'un système aussi ouvert au monde entier, en particulier à la l'Égypte et à la Chine, n'ait pu embrasser les idéaux les plus profonds de la tradition latine. Cicéron est rétif à la philosophie idéale, cela n'est que trop clair, mais son évaluation de la puissance du religieux n'en est que plus significative. Rosmini reproche à Cicéron de réduire le divin aux facultés humaines. Ce serait une idée «décadente» de considérer que la perfection de la mémoire et de l'invention sont telles que «pas même en Dieu on ne peut rien concevoir de meilleur» (*Tusc. 26*):

Cicerone non riconoscendo altre cose divine che la potenza della memoria, della mente, e del pensiero, *quae sola divina sunt*, come dice, era tornato in dietro da quell'altezza a cui s'era spinto Platone, il quale almeno s'era accorto, che le idee sono qualche cosa più dell'umane potenze, e la causa dell'eccellenza di queste, in cui si trovava per vero qualche cosa di divino.<sup>23</sup>

Mais c'est lui qui reconnaît la profondeur des plongées de Cicéron dans l'archaïque:

Questa virtù divina ed animatrice del fuoco, che divenne poi il gran domma degli Stoici, è magnificamente esposta da Balbo presso Cicerone.<sup>24</sup>

Surtout c'est dans une ligne purement cicéronienne que Rosmini finit par reconnaître que tout système mythologique est incomplet tant qu'il ne donne pas sa place au principe de la divination

senza il quale non si può intendere come i fatti famigliari e politici, o i naturali possano formare parte e sostanza delle religioni.<sup>25</sup>

---

<sup>22</sup> DN, p. 20.

<sup>23</sup> DN, p. 35.

<sup>24</sup> DN, p. 174.

<sup>25</sup> DN, p. 190.

Cette observation digne de Giambattista Vico permet d'écarter les mythologies agraires et l'évhémérisme, et entrer dans la profondeur des religions du Latium. Concernant le «vigere» déjà évoqué, Vico tirait de Virgile une conception pourtant très proche de l'esprit humain:

E i poeti teologi il sentivano e non intendevano, e appresso Omero il dissero «forza sagra» e «vigor occulto» e un «dio sconosciuto». [...] E sì, rozzamente, intesero quell'altissima verità, che poi la teologia naturale de' metafisici, in forza d'invitti raziocini contro gli epicurei, che le vogliono esser risalti de' corpi, dimostra che l'idee vengono all'uomo da Dio.<sup>26</sup>

On voit que Vico ne recule pas devant une philosophie des idées, mais qu'il lui confère des racines encore plus radicales que Rosmini, certes teintées du «sensisme» honni, mais capable de rejoindre d'autres logiques idéelles que celles de la raison. Un autre Dieu, sans doute plus jupitérien que chrétien, s'y trouve convoqué. Il faut partie aussi de l'actualité du «divin dans la nature» et de ses risques.

Rosmini a aussi sa théorie des idées primitives, elle repose sur une théorie de l'imagination qui dépasse largement les audaces de Kant:

E veramente se il primo de' misteri è il non vedersi dall'umana mente vincolo d'identità tra l'essere concetto purissimo e indeterminato che sta presente alla nostra mente, e i suoi termini proprî che si raccolgono da noi tutti sotto l'espressioni di esistenza subiettiva, di vita, di sentimento o d'attività; consegue da quello che non conoscendo noi come l'essere sia attivo, senz'essere nulla di più di essere, né pure possiamo conoscere come avvenga la creazione dal nulla, che è l'operazione ad extra dello stesso Essere vivente. Di che avviene, che ogni qual volta l'uomo vuole asserire e spiegare quello che non sa, deva sostituire l'immaginazione all'intelligenza; et è così, per questa irrefrenabile voglia di conoscere anche quello che non si può, che tutto l'Oriente precipitò nell'emanantismo.<sup>27</sup>

Plus claire que celle de Vico, cette théorie des idées n'en a cependant pas toute la puissance car elle ne parvient pas à entrer entièrement dans la Logique poétique des états primitifs de l'humanité. Elle ne conçoit pas jusqu'où va la démiurgie humaine dont Vico disait, en s'appuyant sur sa propre logique des idées créatrices:

dalla lor idea criavan essi le cose, ma con infinita differenza però dal criare che fa Iddio: perocché Iddio, nel suo purissimo intendimento, conosce e, conoscendole, cria le cose; essi, per la loro robusta ignoranza, il facevano in forza d'una corpulentissima fantasia, e, perché era corpulentissima, il facevano con una maravigliosa sublimità.<sup>28</sup>

La doctrine de l'Être idéal reste une doctrine de la représentation, l'anthropologie poétique de Vico repose sur une nouvelle logique, la logique des «caractères poétiques», dont les formes de sens

---

<sup>26</sup> SN, § 696.

<sup>27</sup> DN, p. 171.

<sup>28</sup> VICO, *Scienza nuova*, § 376.

sont des formes de l'imaginaire et non de la raison. La philosophie régressive de Vico entre ainsi dans des puissances de création difficiles à discerner dans l'analyse de Rosmini. La poétique de Rosmini ressemble trop à celle de Dieu, tandis que Vico atteint l'obscurité du cœur humain avec les accents sublimes qui lui sont propres.

Cette part sublime de l'idéalité créatrice échappe certes à Rosmini, mais les analyses de «Philosophie régressive» du *Del divino* sont assez fortes pour laisser ouvertes les possibilités métaphysiques marquées par le philosophe de Naples: nécessité de dédoubler la Métaphysique en Métaphysique des hommes et Métaphysique des poètes, nécessité de construire une Logique poétique qui ne procède pas par concept, nécessité de reconstruire les faits sociaux à partir de la dialectique de ces sources de sens, évaluation des retours des Métaphysiques poétiques dans les Métaphysiques conceptuelles. De son côté Rosmini est plus sensible que Vico au travail des castes sacerdotales, à la haute fonction des mystères, au sens romain de l'arcane. A cet égard, par son intellectualisme sans faille, il est plus près de la conception de l'idéologie fonctionnelle de Dumézil que du primitivisme sensualiste de Vico. Mais, par cette percée de la Philosophie régressive à l'heure où la Philosophie progressive s'essouffle, les uns et les autres résument nos voies métaphysiques pour l'heure présente. Ils sont l'actualité d'un regard métaphysique jusque dans son inactualité radicale. Ce sont les modernes témoins de l'esprit européen et on ne fera jamais assez l'éloge de leur immense érudition et de leur puissance critique et conceptuelle, qui seule maintient la philosophie dans son service du divin.

Rosmini aura eu surtout le mérite, au sein de la tradition catholique qu'il illustre, de freiner face aux religions du monde le poids de leur condamnation réitérée par saint Augustin, même s'il sait discerner la part du péché dans les déviances païennes<sup>29</sup> et la nécessité d'en finir avec le secret sacerdotal dans les mondes chrétiens.<sup>30</sup> Moins sensible que le napolitain Vico au culte de la terre, il est en revanche plus attentif aux symboles sexuels: en se retenant de les décrier selon l'esprit des vieilles polémiques, il les retrouve jusque dans les jours de la semaine, les mois ou dans l'usage des articles dans la langue courante et son enquête étonne par la fermeté de ses connaissances anthropologiques. Certes, il y dénonce la trace d'une forme de démonisme qui détruit l'unité de l'être absolu et la fait régresser vers un jeu d'activité et de passivité propre au seul plan de la nature. Mais notre temps n'est pas indifférent à ce genre de critique d'une sexuation héritée de la langue:

Io sono d'opinione, che la stessa forma, comune alla massima parte delle lingue, di classificare gli enti anche inanimati in due generi di maschi e di femmine, sia ancora una traccia visibile di quella prima demoniaca superstizione, che riguardava per Dei la forza attiva e la forza passiva della natura.<sup>31</sup>

En suivant cette fois, Rosmini ouvre une double voie: à la fois il libère sa Théosophie du divin de toute dualité implicite et il discerne un champ propre pour l'histoire des doctrines *païennes* de l'amour, avec les cultes à la fécondité et les formes des sociabilité qu'ils supposent: culte de la descendance, symbolisme patriarcal, prostitution sacrée etc. Il restitue par ces voies la profondeur des

---

<sup>29</sup> DN, p. 118

<sup>30</sup> DN, p. 209.

<sup>31</sup> DN, pp, 178-179.

principes de l'humanisation et le tournant historique que suppose tout passage au surnaturel.<sup>32</sup> Il donne ainsi toute son ampleur à l'idée d'une Philosophie régressive, qui prend l'homme là où il est pour le conduire dans les voies de l'être.

On ne saurait dénombrer toutes les perspectives préservées par cette juste idée de la Métaphysique. Elle protège l'anthropologie de tout mépris dogmatique, comme de toute réduction à l'historicisme honni. Jamais l'Etre illimité et indistinct ne s'est fait meilleure source de connaissance et c'est à bon droit que Rosmini rappelait, dès le début du livre, que sans le monde idéal rien n'était connaissable. Mais ce qui fut objet d'une connaissance singulière cette fois, c'est l'idolâtrie, celle-là même qui procède d'une trace divine en l'homme. Loin d'en retirer quelque soupçon à l'égard de l'être idéal, il a reconnu dans ces risques une forme redoublée et une attestation historique de la vérité transcendantale des formes. Ainsi le faux témoignait pour le vrai. L'homme est porteur d'un contenu de vérité qu'il a beau travestir, il brille jusque dans ses actes les plus aberrants et les plus condamnables. Nous n'échappons jamais au règne de la vérité.

Reconnaissons que ces cheminements de pensée sont héroïques parce qu'ils sont spéculatifs, c'est-à-dire qu'ils laissent la place à leur contraire dans toute représentation. C'est cette richesse de l'esprit qui nous manque, c'est elle pour laquelle nous célébrons l'actualité de la Métaphysique, c'est-à-dire celle des mystères qui ne cessent de grandir l'intelligence humaine.

*bruno.pinchard@univ-lyon3.fr*

(Université Jean Moulin Lyon 3)

---

<sup>32</sup> On sait que Rosmini est l'auteur d'une *Histoire de l'amour*, éclairée par les principes de la Bible. L'histoire de l'amour païen serait ainsi le pendant nécessaire à cette doctrine surnaturelle.